

ESTICA



VICTOR DE BRASCH.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

PAR

PLATON DE WAXEL



Ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte par M. Victor Bobroff.

PARIS 1879.

ESTICA
A 2156.



Richard March.

VICTOR DE BRASCH

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

PAR

PLATON DE WAXEL



PARIS 1879.

VICTOR DE BRASCH.

L'intelligence et les talents sont un don naturel, mais il y a vertu à ne pas les laisser languir dans l'inaction, à en tirer parti pour un but élevé et utile. Les caractères vigoureux et inflexibles ne sont pas seuls aptes à réaliser cette vertu; les natures délicates, tendres et poétiques y réussissent autant, pourvu qu'elles aient les forces physiques de résister dans les luttes contre les obstacles qui sont fatalement attachés à toute entreprise humaine.

L'auteur de *la Commune et son système financier en France*, auquel nous consacrons aujourd'hui ces lignes de souvenir, avait une nature de cette espèce. Sa vie, bien courte, hélas! n'était toute entière qu'une aspiration vers le vrai, le beau et le bien. Son existence nous offre l'exemple rare et consolant d'un jeune homme qui a su rester fidèle à son idéal dans la science comme dans la vie publique, dans l'art comme dans la vie privée. Il lui a suffi d'un labeur de sept à huit années pour s'essayer dans ces différentes branches d'activité et pour y réussir. On dirait qu'il avait hâte de vivre et de prendre sa part de toutes les jouissances nobles et élevées que présente la carrière humaine. Aussi, sa vie si courte, malgré les présages d'un bel avenir, apparaît-elle à celui qui la connaît à fond comme un ensemble complet et achevé.

C'est dans un pays d'un aspect tout à part que Victor de Brasch a vu le jour et qu'il a grandi¹⁾. Habité par une population de race finnoise, entremêlée de Russes, la partie orientale de la Livonie reçut dès le XIII. siècle, une immigration allemande qui, grâce à ses lumières et à son importance numérique, s'était de suite emparée du sol et du gouvernement de la contrée, dont l'aristocratie est encore de nos jours formée par les descendants de ces colons. Ce pays, d'une civilisation toute allemande, n'a cependant jamais fait partie de l'Allemagne proprement dite. Après avoir été tour à tour russe, indépendant, polonais, suédois, il est depuis cent soixante-quinze ans retombé de nouveau sous le sceptre de la Russie. A travers ces diverses dominations, l'aristocratie allemande y a maintenu une constitution, issue du régime féodal, qui concentrait entre ses mains tous les droits et pouvoirs et qui s'est conservée à peu près telle jusqu'à nos jours. La majorité de la noblesse livonienne milite encore pour ces prérogatives, dans la pensée de maintenir le germanisme dans la contrée, mais les idées nouvelles commencent à y pénétrer: une fraction dite libérale de la noblesse du pays se prononce même pour l'extension du selfgovernment à toutes les classes de la population.

¹⁾ Victor de Brasch est né dans le bien de Rappin, situé non loin du lac Peipous en Livonie, le 14 (26) juin 1850, et passa toute son enfance dans le bien de Ropkoy, à deux kilomètres de la ville universitaire de Dorpat. Dans cette ville le jeune Victor fit son cours de gymnase et se vit forcé bientôt, par l'état délicat de sa poitrine, d'aller habiter le Midi de l'Europe. De 1867 à 1874, il resta à l'étranger, d'abord pour des raisons de santé, en Suisse, à Nice, à Florence et à Madère (1869—70), ensuite, pour ses études universitaires, à Berlin (trois semestres), à Heidelberg et à Leipzig (quatre semestres), où il obtint, le 31 juillet 1874, le grade de docteur en philosophie. Il revint alors en Livonie et c'est à St. Pétersbourg qu'il succomba à une inflammation de poumons, le 20 mai (1 juin) 1877, n'ayant pas atteint sa vingt-septième année. Ses dépouilles mortelles reposent au cimetière de Dorpat.

Ces louables aspirations ne sont pas restées stériles. Une nouvelle ère fut inaugurée il y a une trentaine d'années par l'abolition du privilège de la possession exclusive du sol, que possédait la noblesse, et à l'heure qu'il est on est peut-être à la veille d'une réforme radicale, calquée cette fois sur les nouvelles institutions provinciales du reste de l'Empire. Cependant, aux deux dernières diètes, les conservateurs l'ont emporté encore sur les libéraux, mais la force de ces derniers croît tous les jours et, comme Victor de Brasch l'écrivait lui-même de Riga lors de la session de 1877, la dernière à laquelle il eut assisté : « En somme, c'est une époque intéressante que nous traversons. Des questions d'une importance très-réelle sont agitées et une nouvelle voie pour cette province se dessine clairement. La décision est de nouveau ajournée par le vote de la diète, mais, il n'y a pas de doute, ce ne sera qu'un délai de peu de durée. »

C'est au sein de cette société que le jeune Victor passa son enfance, — une enfance troublée par de graves et fréquentes maladies et par des années d'école que ces conditions de santé rendaient bien pénibles. . . . Elles l'auraient été davantage encore sans l'amour et les soins incessants de parents¹⁾ profondément aimés.

Une nouvelle maladie força Victor de Brasch de quitter la patrie à dix-sept ans. Ses forces lui revinrent bientôt et, à partir de ce moment, chaque année lui montrait le monde sous un aspect nouveau, lui révélant des impressions qui

¹⁾ Son père, M. Léon de Brasch, était Landrath, c'est-à-dire membre de la chambre haute de la représentation provinciale en Livonie. Sa mère est petite-fille du président de la commission qui élaborait, en 1819, la loi de l'émancipation des serfs livoniens, et la nièce du célèbre Othon de Richter, voyageur dans le Levant, mort à Smyrne en 1816, à l'âge de vingt-quatre ans seulement, et dont l'esprit et le caractère, à en juger par une correspondance intime qui a été conservée, semblent avoir eu plus d'un point de ressemblance avec ceux de son petit-neveu Victor de Brasch.

répondaient à ses sentiments intimes. Pendant les trois années qu'il passa dans le Midi, il habita successivement les plus belles contrées du monde — la Suisse, l'Italie, Madère. La nature et l'art s'emparèrent les premiers de son âme.

Déjà en Livonie, la nature, quelque simple et pauvre en apparence qu'elle y soit, ne le laissa pas insensible. Un rayon de soleil, l'horizon vapoureux d'une soirée de printemps, tout effet qui invite au recueillement devenait pour lui une source de jouissance intime. Il ne cessait en même temps de nourrir et fortifier son sentiment poétique par la lecture des grands poètes, surtout allemands.

Sa fantaisie enfantine avait été réveillée par Eichendorff, qui possède le secret de la poésie mystérieuse du moyen-âge catholique. Plus tard, au sortir de l'enfance, il subit le charme entraînant de Henri Heine, et reconnut dans Goëthe l'union la plus grandiose de la beauté poétique avec la profondeur de la pensée humaine. Son âme se fortifiait au contact de ces grands poètes et elle devenait mûre pour comprendre et goûter les beautés de la nature et de l'art.

Le contraste est grand entre l'uniformité des plaines du Nord et le coloris vigoureux et varié des montagnes de la Suisse; aussi, le jeune voyageur fut-il transporté d'admiration à la vue des splendeurs dont Dieu entoure les hommes dans cette dernière contrée. Cependant, cette nature, trop grandiose pour que l'art puisse s'en rendre maître, lui en imposa plus qu'elle ne le charma, tandis que l'Italie devint de suite son idéal de la beauté terrestre. C'est là qu'il trouva l'alliance la plus harmonieuse de la nature et de l'art.

Une imagination aussi vive que la sienne, à un âge où il était déjà un homme, malgré ses dix-huit ans, ne manqua pas de saisir les incomparables beautés des trésors artistiques que l'Italie lui offrait à chaque pas; il en subit profondément l'impression. C'est de cette époque aussi que date l'écllosion de son talent musical, sur lequel nous reviendrons plus tard.

Madère devint pour lui le point de départ d'une vie nouvelle. Rendu à la santé (il avait alors vingt ans) il vit, en revenant de cette île, Paris pour la première fois. C'était le 30 mai 1870. Paris fut pour lui une révélation. Jusque là, il ne semblait être sensible qu'au beau, c'était l'utile maintenant qui, dans ce plus grand centre de l'Europe, lui apparaissait revêtu de la civilisation à son apogée.

Dès ce premier séjour à Paris, Victor de Brasch se passionna pour la France, et ses sympathies se manifestent maintes fois dans les pages de son livre *la Commune et son système financier en France*. Il étudia avec ardeur l'histoire, les institutions et la littérature de ce pays. Alfred de Musset devint le poète favori du jeune homme, comme Eichendorff l'avait été de l'adolescent. Il reconnut de sa propre initiative la supériorité de l'art français moderne, représenté par la peinture à partir de 1830 et par la sculpture contemporaine. En lisant les historiens et les penseurs de la France — les Augustin Thierry, les Alexis de Tocqueville et autres — il comprit toute la portée du mot «liberté» et de son application féconde et bienfaisante aux institutions d'un État. «Mais, s'était-il dit, pourquoi méconnaît-on ces vérités chez nous? Les choses qui, dans notre siècle éclairé, s'entendent ailleurs de soi-même, y sont souvent traitées de pernicieuses et de dangereuses, du moins lorsqu'il s'agit de les transplanter sur notre sol?» Ce contraste fut pour lui un trait de lumière.

Quelques mois après son premier séjour à Paris, il entra, en pleine guerre franco-allemande, à l'université de Berlin. Là, pendant quatre années il nourrit et développa son esprit; les convictions qui germaient en lui se formèrent. L'ardeur du travail fut telle, que malgré de fréquentes indispositions, notamment dans la première année de ses études, il ne cessa de suivre ses cours avec énergie, étudiant à fond, sous la direction d'éminents professeurs¹⁾, les différentes branches

¹⁾ M. Adolphe Wagner à Berlin, M. Charles Knies à Heidelberg et M. Guillaume Koscher à Leipzig. Pour les autres matières, il

de l'économie politique, de la science sociale et des finances, tout en ne négligeant pas la philosophie et l'histoire.

Les vacances, si fréquentes dans les universités allemandes, furent quelquefois consacrées par Victor de Brasch à des voyages, et c'est ainsi qu'il visita la Belgique et la Hollande, Prague et Vienne, à l'occasion de l'exposition universelle de 1873, et à plusieurs reprises la France. Dans un de ces voyages, il resta trois mois à Paris (mars, avril et mai 1874) afin de compléter les matériaux nécessaires à la composition de sa monographie sur les finances de la commune française qui parut la même année à Leipzig. « Ces voyages à Paris disait-il souvent, sont pour moi des jours sans nuages, les plus beaux jours de ma vie », et il recherchait surtout dans cette grande ville ce qui reste le plus souvent dans l'ombre pour la plupart des étrangers qui y arrivent.

En été, il revenait généralement en Livonie et il profitait de cette occasion pour visiter d'autres parties de la Russie occidentale. Ces retours à la maison paternelle lui donnaient occasion de vérifier ses impressions d'autrefois et de les comparer avec les résultats acquis dans le cours de ses études.

C'était alors dans les provinces baltiques l'époque de la plus grande effervescence contre la Russie et en général contre tout ce qui n'était pas allemand. On se sentait enhardi par le récent triomphe du germanisme, sorti des victoires prussiennes. Le jeune étudiant, qui déjà en Allemagne avait tant souffert de l'outrecuidance des vainqueurs, protestait énergiquement contre les opinions qu'il entendait énoncer autour de lui lors de ses séjours dans le centre intellectuel de sa patrie, à Dorpat même. Les attaques contre tout ce qui était russe le portèrent à s'intéresser au grand Empire. D'anciennes relations d'amitié qui le ratta-

eut pour professeurs MM. Gneist, de Holtzendorff, Dühring, Knapp, Zeller, Ahrens, Mommsen, Droysen, Treitschke, Wuttke, Werder et Springer.

chaient à la Russie proprement dite, lui fournirent les éléments nécessaires pour suivre les progrès en tout genre que ce pays ne cessait d'accomplir. Aussi le défendit-il énergiquement. En même temps, il ne cachait guère à ses concitoyens tout ce qu'il voyait d'anormal et d'injuste dans les propres institutions de la Livonie, si vantées par eux. Pour l'honneur des Livoniens il faut dire, qu'au fond on ne lui en a pas voulu de cette attitude si contraire au courant du moment et plus tard, lorsqu'un revirement survint, on finit par apprécier hautement la loyauté de son langage et la justesse de ses opinions¹⁾.

Les tendances particularistes et séparatistes n'avaient pas de prise sur lui; il ne pouvait pas comprendre l'avantage qu'on trouvait à rester isolé, quand on était appelé à participer à la vie d'un grand peuple. Aussi se sentait-il citoyen russe; une fois, il avait même pris la résolution d'entrer dans l'administration de l'Empire, dont il désirait voir les institutions libérales appliquées à la Livonie, en tant qu'elles auraient été compatibles avec la conservation du selfgovernment le plus étendu, dont il était — son ouvrage le prouve suffisamment — un chaleureux partisan.

Victor de Brasch avait vingt-quatre ans lorsqu'il écrivit et publia son livre, *la Commune et son système financier en France*. Il obtint aussitôt le grade de docteur, puis il revint définitivement dans sa patrie. D'abord, comme nous venons

¹⁾ La mémoire de Victor de Brasch fut honorée par toute la presse baltique; des journaux russes et étrangers lui consacrèrent également quelques notices nécrologiques, et dans ce nombre (nous en avons recueilli jusqu'à quinze) il y en a eu d'assez approfondies, tel que l'article inséré dans le *St. Petersburger Herold*, 1877, N° 195. Citons encore les notices de la *Gazette (russe) de St. Pétersbourg*, 1877, N° 157, celle du *Journal (français) de St. Pétersbourg*, 1877, N° 193, et surtout celle de la *Baltische Wochenschrift*, 1877, N° 23, écrite par M. Gustave de Stryk, qui avait déjà, en 1874, analysé l'ouvrage de V. de Brasch dans la *Baltische Monatsschrift*, vol. 23, p. 470.

de le mentionner, il songea à entrer au service de l'État à St. Pétersbourg, mais le beau domaine de Ropkoy étant devenu sa propriété, il s'adonna tout entier à l'agriculture et fit preuve de bonne administration en introduisant dans son exploitation des réformes durables, dont on constate déjà les fruits.

Dans la politique intérieure de la province il resta fidèle à ses convictions. Sympathisant avec la fraction libérale qui aspire à une réforme, il ne crut pas cependant pouvoir s'allier à elle, et il conserva une pleine liberté de vote aux deux diètes auxquelles il avait participé.

Des relations intimes et le goût qu'il avait pour les grands centres de la civilisation l'amenaient souvent à St. Pétersbourg. Là il fut atteint de la cruelle maladie, qui l'enleva, sans que peut-être il en eut conscience, au moment où il croyait avoir atteint l'apogée du bonheur en obtenant la main de la jeune fille qu'il aimait . . .

La personnalité de Victor de Brasch gagnait tous les cœurs. Au physique comme au moral il était plein de charme. Très-grand de taille, il avait un air d'élégance et de distinction qui ne l'abandonnait jamais. Sa tête était d'une rare intelligence, son visage avait une grande finesse et son regard, malgré le voile qui semblait recouvrir ses beaux yeux bleus, effleurés par des cils noirs, était empreint d'une inaltérable franchise. Son expression était avenante, d'un sourire quelque peu mélancolique, et tel était aussi le trait particulier de son caractère. « Jeunesse de cœur et jeunesse de visage », comme a dit son poète favori, ne l'ont guère quitté à travers toute sa courte mais radieuse existence. Joyeux, gai, spirituel, parfois même légèrement railleur, son âme cachait cependant une teinte de mélancolie, qui faisait le charme de sa personne et qui formait le fond de son remarquable talent musical.

Il avait presque deviné les secrets de cet art, car même avant de s'être sérieusement appliqué au piano¹⁾, il avait un toucher d'une exquise délicatesse et un sentiment très-juste de l'expression. Plus tard, il interpréta d'une façon pleine de poésie, soit dans les morceaux de piano, soit en accompagnant le chant (art difficile qu'il possédait à un haut degré), les plus belles inspirations de Schumann et de Chopin. Ces grands compositeurs étaient ses maîtres favoris, quoiqu'il sût apprécier les chefs-d'œuvre de toutes les écoles, y compris les grands maîtres italiens du XVI. et XVII. siècles, tandis qu'il repoussait les banalités et les productions aussi stériles que prétentieuses des disciples de la musique de l'avenir. Quant à Richard Wagner lui-même, il n'hésitait pas à répudier ses dernières productions, qu'il comparait à des édifices sans proportions et sans lignes, tout en payant son tribut d'admiration aux opéras de sa deuxième manière («Tannhäuser» et «Lohengrin»), auxquels il avait été initié par Niemann, le fameux ténor de Berlin. Il ne tarda pas cependant à se désabuser, comme on le reconnaît par le jugement remarquable qu'il porta sur le style du maître de Bayreuth: «La musique de Wagner, avait-il dit, est à celle des vrais grands maîtres ce que les décorations théâtrales sont aux paysages d'un Ruysdaël ou d'un Claude Lorrain».

Dès l'âge de dix-huit ans, il suivait avec le plus vif intérêt le mouvement musical en Europe. Il fit des voyages pour entendre François Liszt, Antoine Rubinstein, Adelina Patti, et il en aurait fait autant pour Faure et Joachim (dont il fréquenta la maison à Berlin), s'il n'avait eu, sans prendre cette peine, de fréquentes occasions de les entendre.

Passionné pour l'art dramatique, dont il a subi pour la première fois l'attrait à Florence, en 1869, par le jeu de

¹⁾ Il était pour cet instrument disciple de M. Gustave Schumann, qui lui même était élève de Chopin et l'un des professeurs les plus réputés de Berlin.

Mlle Desclée, il estimait la Comédie française comme le premier ou plutôt l'unique théâtre du monde, tant les autres lui paraissaient inférieurs. Il n'y avait pas de plus grand plaisir pour lui que d'assister à une de ces représentations modèles, d'un ensemble incomparable. Aucun détail de l'interprétation ne lui échappait lorsqu'il voyait en scène des comédiens tels que Delaunay, Got, Coquelin et leurs pareils.

Nous avons mentionné à plusieurs reprises le goût de Victor de Brasch pour les beaux-arts. Il les adorait en effet, et s'oubliait volontiers dans les galeries de tableaux. Il les avait presque toutes vues et étudiées de Madrid à St.-Pétersbourg, de Rome à Amsterdam. De profonds souvenirs se rattachaient chez lui à chacun des musées de l'Europe; c'est dire que dans les beaux-arts, comme dans la musique, il concevait le beau sous tous ses aspects, admirant la divine naïveté d'un Francia et l'extase vaporeuse d'un Murillo autant que la vigueur originale d'un Rembrandt, un de ses maîtres de prédilection.

Nous avons tenu à bien définir ce côté poétique et artistique du développement moral de Victor de Brasch, à cause de l'immense influence que les diverses branches de l'art exercèrent sur son âme. En peinture il n'était que connaisseur, tandis que dans la musique il avait essayé ses propres forces. En dehors de son talent de pianiste, nous mentionnerons ses compositions musicales. Il écrivit pour le chant un certain nombre de mélodies¹⁾, pleines de grâce et de mélancolie, qu'il composa pour la voix d'un ami intime, compagnon inséparable de ses études et de ses voyages.

¹⁾ Sans compter ses premiers essais, nous avons de lui quatorze mélodies, dont un bon nombre ont été gravées. Ses *Lieder* allemands parurent chez Trautwein à Berlin et ses romances russes chez Schuberth à Hambourg. Voir pour l'appréciation de V. de Brasch comme musicien la revue de Leipzig, *Signale für die musikalische Welt*, 1877, N^o 42, et 1878, N^o 19.

Nul n'était plus que lui sûr dans ses affections et ne savait donner plus entièrement son cœur à ceux qu'il aimait. Il n'avait pas de mystères pour un ami réel, et celui-ci pouvait compter entièrement sur son dévouement et sa confiance. Il n'introduisait pas chacun dans le for intérieur de son âme, mais dans ses échanges d'idées, il était toujours franc et ouvert. Dans ses rapports sociaux il faisait preuve d'un tact et d'une présence d'esprit remarquables.

Très-apprécié dans le monde, il était bon causeur, maniant avec une égale facilité l'allemand et le français, et recherchant les entretiens sérieux et de longue haleine. C'est pourquoi il se sentait moins à son aise dans le tourbillon des grandes réunions que dans des cercles plus intimes, où la conversation sur les sujets les plus variés coulait de source. Lorsqu'il lui arrivait de se trouver parmi les hommes de science ou de politique, il abordait volontiers les questions difficiles qui les intéressaient et y apportait un jugement d'une maturité peu commune chez un homme aussi jeune, sans que ces conversations sérieuses portassent aucunement préjudice à la fraîcheur et à la jeunesse de son tempérament. En outre, il avait la rare faculté, et ce fut là le secret de son existence en somme si heureuse, de jouir sans restriction de tout ce que la vie offre de beau et d'élevé. Il savait le découvrir partout et c'était à pleins poumons qu'il aspirait les séductions de la nature et de l'art, les attraits de l'esprit et de la science, sans nullement dédaigner le rire franc et honnête, qui allait si bien à son âge et à sa figure.

Son goût artistique si sûr se retrouvait dans l'arrangement de son habitation intérieure qui portait l'empreinte d'une élégante simplicité. Il aimait les livres et les objets rares et intéressants; sa collection d'autographes est l'une des premières qui existent en Russie¹⁾. La lecture occupait

¹⁾ Voir la description détaillée dans *l'Amateur d'autographes*, édité par M. Étienne Charavay à Paris, 1878, № 294 et 295, pp. 44—49.

quelques heures de sa journée et c'est avec entraînement qu'il s'adonnait par elle à ses entretiens intimes avec les plus grands esprits de tous les temps. «Ce n'est, disait-il, que dans les lectures qu'on cultive la société des grands hommes.»

Les deux dernières années de sa vie furent absorbées par ses devoirs de propriétaire foncier, très-complexes dans son pays. Il ne renonça cependant jamais à ses travaux scientifiques et ne cessa de méditer sur une théorie complète des finances communales qu'il se proposait de faire. D'autres sujets encore attiraient son attention¹⁾ et, sans une mort prématurée, il ne s'en serait pas tenu à la seule publication de la *Commune et son système financier en France*.

Notre caractéristique de Victor de Brasch ne serait pas complète si nous n'empruntions pas au *Journal des économistes* une analyse qui donne une juste idée de l'importance de la monographie susmentionnée :

•De Brasch a publié à Leipzig, en 1874, en allemand, dit le *Journal des économistes* ²⁾, un ouvrage très-remar-

¹⁾ A l'époque de ses études universitaires, il avait écrit plusieurs mémoires scientifiques pour les réunions d'étudiants, présidées par le professeur respectif, appelées en Allemagne des *séminaires*. Parmi ces mémoires, une analyse et réfutation de la théorie de la valeur de Carey mérite d'être mentionnée. Rappelons ici que, dans les premières années des études économiques de Victor de Brasch, Bastiat avait exercé sur lui une grande influence, mais que dans la suite notre jeune économiste ne partagea plus ses opinions, tout en rendant pleine justice à la clarté et au charme de ses œuvres.

²⁾ N° 8 de l'année 1877, pp. 285—287, et 306. Au moment de l'apparition de cette monographie, la presse de l'Allemagne porta sur elle un jugement favorable, de même que quelques-unes des premières autorités de la science, telles que MM. L. Stein (*Lehrbuch der Finanzwissenschaft*, 3. édit., 1875, p. VI) et R. Friedberg (*Die Besteuerung der Gemeinden*, Berlin, 1877, pp. 23—33). Depuis lors, le travail de Victor de Brasch a souvent été cité et même partiellement reproduit dans les publications se rattachant à ce domaine de la science.

quable intitulé: «La Commune et son système financier en France» ¹⁾. Il traite à fond son sujet, compulsant les lois et rapports officiels, méditant sur nos grands historiens et philosophes et s'inspirant des Augustin Thierry, des Tocqueville et autres auteurs illustres qui exercèrent sur lui, on le reconnaît à la lecture de l'œuvre, une grande influence.

«De Brasch avait par lui-même un esprit original et pénétrant; lorsqu'il constatait un fait, il en recherchait toujours la cause. Nous en avons la preuve dans la partie historique de son livre. Il y développe un point de vue entièrement nouveau, que nous allons signaler: d'après de Brasch, il faudrait attribuer le peu de vitalité du *self-government* en France à ce que les libertés communales françaises au moyen-âge n'étaient pas, comme dans le système municipal romain, une institution organique de l'État, mais seulement un privilège accordé séparément à chaque localité. Notre *self-government* a tellement dégénéré, en effet, que la commune française n'est plus aujourd'hui qu'une subdivision administrative, alors que dans l'État moderne la commune libre doit être le principal organe du *self-government*. L'auteur nous souhaite une réforme dans le sens de cette liberté. Le premier pas vers elle serait, selon lui, de rendre le maire à la commune, de l'affranchir de toutes ses fonctions gouvernementales, de le rendre responsable envers la commune qui l'a élu. De Brasch signale ensuite l'un des côtés, selon lui, les plus défectueux du système communal français: l'organisation identique des communes rurales et des municipalités. Il faudrait doter la campagne d'institutions conformes à ses besoins naturels. Cette double réforme, le rétablissement des libertés communales, et la séparation des communes urbaines et rurales, apparaît à l'auteur comme le seul moyen de fonder en France des institutions stables. «La population, dit-il,

¹⁾ *Die Gemeinde und ihr Finanzwesen in Frankreich*, Leipzig, Joh. Wilh. Krüger, 1874, in-8°.

s'habituer de nouveau à régler elle-même ses intérêts, et la France retrouvera dans cette pratique sa tranquillité intérieure, dont elle a un si grand besoin.

• L'histoire de la commune et les règles de son administration occupent, comme on le voit, une place importante dans l'écrit de M. de Brasch. Mais c'est l'étude des finances communales qui en forme la partie vraiment neuve. La science des finances, croyons-nous, ne s'est guère occupée, jusqu'à ce jour, que de l'État en général. Elle ne possède aucun ouvrage spécial sur la théorie financière des provinces, districts et communes. Cette lacune a été comblée par l'économiste russe. Les noms les plus autorisés en Allemagne lui ont, à cet égard, rendu un hommage mérité.

« Avant d'analyser le système financier communal de la France, l'auteur avait à établir pour la commune, comme conséquence de sa nature et de la place qu'elle occupe dans l'État, le droit à prélever des impôts. Il devait définir l'étendue et les limites de ce droit. L'auteur, entré ainsi en possession d'un principe général, le prend désormais pour base et soumet à une analyse strictement scientifique les formes diverses de l'impôt communal en France. Comme exemple, il consacre à l'octroi un chapitre dans lequel il commence par résumer les débats soulevés sur cette forme de l'impôt indirect. Puis, se plaçant librement à son propre point de vue, il s'attache à faire ressortir l'influence restrictive exercée par l'octroi sur la consommation et sur la production. En définitive, il condamne le principe de l'octroi, et comprenant sa nécessité temporaire, il demande qu'il soit limité aux grandes villes, auxquelles, d'ailleurs, il recommande le système de l'entrepôt.

• Le jeune savant s'occupe aussi de l'administration financière, de la propriété immobilière des communes et de leur dette.

«Ce que nous venons de dire suffit, nous l'espérons, pour faire pressentir la haute portée de l'ouvrage de M. de Brasch. On en fait en ce moment la traduction française ¹⁾. Elle seule pourra révéler à nos lecteurs tout ce que renferme d'idées nouvelles et de pensées profondes cette œuvre originale dans laquelle la lucidité de l'exposition ne le cède en rien à la sûreté de l'analyse et à la rigueur de la méthode.»

¹⁾ Elle a paru, en 1879, chez Guillaumin, Paris, in 8°.